

Provence notre amie...

Autor(en): **Tanner, Henri / Mistral, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **6 (1960)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849165>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HENRI TANNER

PROVENCE NOTRE AMIE...

Ed. Perret-Gentil

Préface

Ce diable d'Henri Tanner me demanda un jour, — était-ce chez moi ou chez lui dans sa maison genevoise où il amasse, avec un goût exquis, les images, souvenirs et livres provençaux qu'il y transporte sans cesse ? je ne me souviens plus au juste —, si, au besoin, je n'écrirais pas quelques lignes de préface pour un livre qu'il rêvait de consacrer à la Provence et dont, avec ses yeux brillants et sa voix chaude, il m'indiqua le thème. Je répondis affirmativement, pensant que cette louange de notre terre n'était pas prête à voir le jour de sitôt et que je ne risquais guère de donner mon accord à un bel écrivain amoureux de mon pays, et natif de cette Suisse où Mistral fit un voyage lorsqu'il songea à écrire un poème à la gloire du Rhône, qui prendrait le fleuve à sa source et le suivrait jusqu'à Beaucaire ou Arles.

Il se trouve à présent que Tanner, devenu un de nos associés les plus en vue, vient d'obtenir pour son manuscrit, Provence, notre amie, le Prix des Ecrivains de Genève 1959 et qu'il me demande de tenir mon engagement. Je me suis tâté après avoir lu les pages qui me sont consacrées — à moi, pauvre petit ermite de Maillane — car, trop élogieuses, elles feront vraisemblablement sourire plus d'un lecteur. Je tiens néanmoins ma promesse de jadis car l'auteur de ce livre est un maître écrivain, débordant d'amour pour la terre provençale. Il la connaît de point en point l'ayant hantée et ayant su en déceler l'âme secrète. Or, ce n'est pas chose courante, hélas ! Des littérateurs, se disant « du Midi » et en tirant orgueil, n'ont souvent donné de notre pays qu'une image à leur mesure : étrécie ou ridicule. A les lire, à les ouïr — ces Messieurs se confient parfois aux ondes — le sang bout. Rien de tel avec Tanner qui, avec humilité, se réclame non de la Provence-mère mais de la Provence-

amie. On le constate au fur et à mesure que les pages et les chapitres se déroulent comme une harmonieuse farandole, nous menant des Alpilles au Pont-Saint-Esprit.

Lorsque l'auteur parle de notre terre, de nos monuments, de nos poètes, il le fait en toute connaissance de cause, exactement, mais avec une réserve, une pudeur sans égale. Ce qui n'empêche pas l'enthousiasme, la griserie et parfois quelques remarques... ironiques sur les gens ou les choses. N'oublions pas que si Tanner est poète et peintre à ses heures, s'il a l'âme ouverte à tout ce qui chante et étincelle, il est aussi un scientifique avec de nombreux parchemins et qu'il est, par nature, observateur et un brin railleur. Ce n'est pas lui, en tout cas, qui nous contera des fariboles, car il sait et sait bien. Son œil, sa mémoire, son cœur surtout ont tout emmagasiné et, si sa vision de la Provence est celle d'un artiste de talent, elle est plus encore : celle d'un homme de cœur. C'est avec des doigts d'amoureux qu'il touche aux plis de la robe de sa Provence amie dont il rêve à l'aise dans sa villa de Genève, comme Burnand et Potter, deux peintres amis de Mistral, firent jadis dans leurs ateliers suisses et parisiens, après des années vécues chez nous à se griser de lumière et de couleur.

De notre littérature Tanner ignore peu. Nourri de la moelle des œuvres majeures, il les salue avec enthousiasme. Si, par exemple, les Alpilles l'ont fasciné — et il n'est pas le seul ! — c'est certainement à cause de leur noblesse, de leur pureté, de leur ligne harmonieuse mais aussi en souvenir de Mistral qui écrivait d'elles, dès juillet 1875 : « Je souhaite... d'avoir ma tombe en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, rendu mes vers sereins et reposé mon âme. »

En cette année du centenaire de Mireille, fontaine inépuisable de poésie souveraine, il était bon qu'un tel message, parti de Suisse, nous parvienne, un livre tout pétri

de souvenirs, de notes précieuses, d'impressions où est noté, au passage, le lien qui relie le monde, à travers la Provence, « aux sources gréco-latines de notre civilisation ».

Je ne manifesterai qu'un seul et double regret : c'est que le nom de Paul Arène, le délicieux écrivain bilingue, le meilleur ami de Mistral — on ne le sait pas assez — ait été omis et omis également celui de Charles Maurras, mistralien de qualité et prosateur émérite.

En tout cas, Provence, notre amie, œuvre drue, pleine de sensibilité, de nuances et puisée à bonnes sources, fait honneur à celui qui l'a dédiée au pays qu'il aime. L'ancien capoulié souhaite de tout cœur que cet hommage soit apprécié à sa valeur au sein et en dehors du Félibrige, ce Félibrige heureux de compter « l'associé » Henri Tanner au nombre des plus fidèles et des plus brillants serviteurs qui, à l'étranger, honorent notre belle et sainte Cause.

Frédéric MISTRAL, neveu.

Maillane 1959.



La Provence et nous

Des rhododendrons de l'alpe où naît le torrent jusqu'au lys de mer qui se dissimule dans les basses dunes du delta ; du glacier à la plage ensoleillée, du parler rude au parler chantant, du fromage à l'aïoli, il y a le Rhône.

Et Plaute disait : « Si tu veux aller à la mer, suis un fleuve. »

C'est ce que nous faisons pour aller en Provence et nous suivons l'itinéraire qu'Alexandre Arnoux résume ainsi dans son livre « Rhône, mon fleuve » : « On descend de Paris par la Bourgogne, la Saône verte et noire, le Rhône argent et vert, qui se sont épousés à Lyon... A Vienne, la colline acropole, le temple romain, à Valence, le premier mistral, le tourbillon de poussière et l'accent chantant... A Montélimar, les premiers oliviers..., la vallée s'élargit avant de se resserrer au robinet de Donzère, d'embrasser en descendant sur Orange, le Vivarais et le Ventoux bleuâtre. La Provence s'amorce là... »

Pour nous, la Provence est souvenirs et désirs, une gerbe fleurie qui sans cesse refleurit. Revenus, nous songeons à un nouveau départ. Absents, nous y sommes toujours, et lorsque le train nous a repris et qu'apparaissent les cyprès en ligne, les pins ébouriffés et les collines des Alpilles, nous retrouvons cette phrase de Léon Daudet : « Même en hiver, par le mauvais temps, par les ténèbres, l'arrivée en Provence est un rajeunissement, et un bain de contentement. »

La Provence est, pour beaucoup, une seconde patrie, je veux dire une terre de refuge pour nos rêves et nos plaisirs, pour les joies de notre esprit et de notre cœur. Nous

savons sur quoi rafraîchir nos regards et réchauffer notre enthousiasme. A l'instant où nous décidons de partir nous voyons défiler des images classiques : le palais des papes, le château de Beaucaire, les arènes d'Arles, l'étang de Berre, la Canebière, les calanques rocheuses, les corbeilles de poissons, les oliviers chenus et les vagues blanches sur le sable fin.

Puis nous reviennent, avec le crissement des cigales, d'autres réminiscences : la farandole de Bizet, les vers juteux des poèmes de Mistral, le parfum de la lavande, l'envol des flamants roses et l'éclat du soleil sur les ruines dorées que les Romains nous ont abandonnées.

Nous retrouvons dans les paysages qui surgissent les frémissements du pinceau de Van Gogh, les caresses voluptueuses du pinceau de Cézanne. Aix nous attend avec ses fontaines et ses biscuits aux amandes. On retrouve les santons dans les vitrines de Marseille, les nougats de Montélimar, la bouillabaisse de Martigues.

De l'Estaque à Port-de-Bouc glissent les chalutiers et les cargos ; d'Istres à Miramas cuisent, comme des pains au soleil, les pierres rondes de la Crau ; du moulin de Fontvieille à l'Abbaye de Montmajour roulent les autocars ; du Cailar à Montcalm paissent les taureaux gardés par les gardians amis du marquis de Baroncelli et de Joseph d'Arbaud.

Toutes ses richesses sont à nous et à chaque séjour en cette terre bénie nous prélevons ce qui nous aidera à vivre sous le ciel gris de nos hivers où la bise trouve cette excuse d'être la sœur nordique du mistral.

Toute la Provence nous offre ce qui nous est cher et nous relie aux sources gréco-latines de notre civilisation. Nous pouvons n'être que des voyageurs en quête de pittoresque, elle nous enrubanne de ses grâces sévères ou souriantes. Mais si nous avons su, au gré de nos lectures et de nos méditations, extraire un peu de cette sève qui vivifie l'arbre poétique du Félibrige ; si nous savons voir et écouter, nous voyons et entendons avec les yeux et les oreilles de Mireille et de Vincent, d'Aubanel et de Roumanille, d'Alphonse Daudet et de Vaudoyer.

La Provence est pour nous couleurs et musiques, chants et silences, lumière diaprée et nuits de bergers.

Elle est ce magnifique poème, cette symphonie écrite avec des pierres, des fleurs et des visages, des vents et des parfums, des terres ocrées et des feuillages vaporeux, des eaux fluviales et des étangs salés.

Elle est, sur un rayon de notre bibliothèque, cette longue rangée de livres qui s'ouvrent d'eux-mêmes à la page dix fois, vingt fois savourée, et contiennent cette nourriture amoureusement cuisinée par les poètes et les romanciers.

La Provence est notre refuge, l'oasis de notre solitude, l'enclos de nos méditations. Elle est la voix qui redit en nous l'évangile du soleil.

H. T.